

L'enfant, les livres, l'écrit

Introduction

Viviane Durand, Marie-Hélène Inglin-Routisseau, Pascale Mignon

Nous savons aujourd'hui que l'intérêt de l'enfant pour l'écrit est bien antérieur au temps des apprentissages. Le plaisir qu'il éprouve à écouter des histoires et, plus tard, à en inventer ne fait plus de doute. Nous avons également appris que plus il est nourri de mots, plus il est capable de les utiliser. Mais voilà, de tous ces savoirs, a découlé ce qui a pris, progressivement, la forme d'une injonction: *Il faut lire des histoires aux bébés !*, tout comme actuellement s'entend : *Il faut parler aux enfants !* Quel effet réducteur que de penser la parole et les mots écrits comme réponses à de telles injonctions ! Et si, comme le souligne Joël Clerget, les mouvements d'un enfant dans le ventre de sa mère « étaient les prémices de l'écriture quand ils sont reçus et constitués comme lisibles par la mère elle-même et par ceux qui l'entourent, un père en premier chef » ? L'aventure vers la lecture et l'écriture pourrait donc bien commencer avant la naissance : « Par ses mouvements inutero, ceux notamment repérés par le déploiement de ses bras et de ses jambes, qui signent sa présence vivante, le bébé fait ses premiers pas en écriture », ajoute-t-il.

D'emblée le corps est là, empreint d'écriture. « L'enfant s'écrit avant que d'écrire », dit encore Joël Clerget. Cette première corporéité de l'écriture fait surgir du plaisir, plaisir des mots mis en bouche, plaisir des jeux possibles, parfois jusqu'à la transgression du code – et c'est vers cet épisode que Claude Ponti se retourne, en « grande personne » qu'il est, lorsqu'il explore la « multiplicité, la polyvalence » de ses agrégats et néologismes lexicaux –, plaisir de les entendre ou « de se les entendre dire » décline Joëlle Rouland lorsqu'elle demande aux enfants de noter les « plus beaux mots » qu'ils connaissent. Ce sont les récits de ces premiers contacts que Sylvie Sauvage recherche dans les trajets de vie de plusieurs écrivains considérant plus particulièrement que ces premiers moments avec la lecture « irriguent de façon décisive [...] les ressources de la créativité ». Les traces de cette mise en corps de l'écriture peuvent aussi ressembler à des coups ou à des bleus : les dents voraces sur les capuchons de stylo, le majeur teinté d'encre bleue ou pire encore déformé par « la bosse de l'écriture » raconte Régine Détambel. Il arrive à la main elle-même d'être sous le signe de la douleur, comme pour Dominique, cet adolescent rencontré par Carmen Strauss-Raffy : sa main lui « fait mal à force d'écrire ». Si le corps est à ce point en jeu dans nos liens avec l'écrit – lesté par son oiseau de pierre dessiné et son plâtre bien réel, Rémi, accompagné par Patricia Berreby, pose enfin son écriture –, cela nous éclaire sur l'impossible réduction de l'appropriation des mots écrits à une question d'apprentissage, une évidence pour Serge Boimare. La rencontre avec l'écrit est incontestablement concernée par les mouvements psychiques, par la séparation, par les retrouvailles, par la perte... Ce sont leurs effets qui font obstacle à l'enfant sur le chemin des apprentissages. « Des questions existentielles, la vie, la mort, la sexualité s'expriment par des voies détournées et viennent faire irruption, avec violence, dans le champ des apprentissages » avance Carmen Strauss-Raffy. Dans son travail clinique, les textes proposés par Serge Boimare aux enfants et aux adolescents prennent sens parce qu'ils ont trait aux origines, parce qu'ils parlent « d'un commencement, d'un début, avec les conflits, les angoisses, l'espoir qu'ils génèrent[...] Ce sont des histoires où il faut sortir du chaos, lutter contre les forces du mal, maîtriser ses pulsions pour intégrer le groupe [...] Se séparer de ceux qui vous aiment

pour trouver son identité, reconnaître ses manques et se préparer à la mort ». Confrontation à la mort, à la castration.

C'est aussi dans cette perspective qu'Éric Bidaud et Hakima Megherbi évoquent la possibilité que le « sujet se perde dans le rapport au signifiant de l'écriture, qu'il craigne de s'y voir dissoudre », de sorte que, « dans l'apprentissage de l'écrit, c'est le dépassement de cette question que l'enfant doit accomplir ». Il s'agit donc d'accéder à l'opérativité symbolique de la lettre, c'est-à-dire sortir la lettre de son ancrage imaginaire. Car « les lettres sont d'abord subjectivées comme des dessins, des formes du corps, des extensions d'un corps pris originellement dans le désir maternel. C'est de l'oubli de ce désir maternel que les lettres en viendront à se penser en lien avec d'autres signes. Elles se suivront autour d'un corps perdu pour être lieu de lecture ».

À l'interface entre « l'intersubjectivité » et « l'intrapsychique », la lecture, pour Jean-Marc Talpin, est « une pratique sociale qui sollicite le lien [...], une pratique intime qui met en jeu des pulsions, des identifications et processus de symbolisation ». Le texte est alors un « double idéalisé », un « compagnon de mots ». Plus récents, les blogs témoignent aussi de la nécessité pour l'écrit de s'ancrer dans le social. Anne-Claire Orban montre comment ces espaces, considérés initialement comme des journaux intimes, sont devenus des lieux d'inscription dans une communauté, la communauté des blogueurs. Si l'intimité y est protégée par l'utilisation de pseudos, la création de liens est finalement fondatrice de la démarche. Entre mots et silences il s'agit toujours de s'inscrire dans une histoire, fût-elle virtuelle.

La fonction de narration est subordonnée à un entre-deux : entre dit et non-dit, un horizon de sens à construire est abandonné au lecteur. Nommer, se nommer fondent la place mythologique. Tel est le point de vue de Marie-Hélène Inglin-Routisseau : « Pour entrer dans la narration, le petit enfant en vient à élaborer des représentations afin de nommer ce qui n'est pas – si ce n'est justement dans la sphère imaginaire – pour décrypter la part de soi-même dans le miroir des livres ». Il joue « avec des représentations énigmatiques et problématiques pour saisir son destin, songe pour conjurer les ombres ». Le moment où l'enfant identifie la voix du narrateur, la voix du lecteur, comme étant la « voix du livre », et non plus celle de la mère, est un temps crucial pour l'appropriation de cet objet : le livre vient raconter le monde par la voix d'un autre. Ce livre, constate Dominique Rateau, « développe notre capacité à lire le monde ». Et Anne-Marie Garatpoursuit : « Le partage de lecture fonde le lecteur à prolonger en soi, pour soi, seul et foule, innombrable et unique, l'acte intime par lequel résonnent en lui les voix métissées du monde. » Dans ce partage de lecture, le corps du lecteur est inlassablement sollicité : « Il s'agit bien davantage de lire avec les enfants, pour eux, de les tenir sur les genoux, dans nos lits de mère-grand aussi bien, de les étreindre, de les bercer, de rire et de gronder dans la langue... »

Le lecteur n'est pas un simple déchiffreur de mots, il serait plutôt un « défricheur » de mots. Défricher ses propres mots pour s'inscrire dans une histoire, pour inscrire son histoire. N'est-ce pas la démarche d'Henry Bauchau qui écrit « dans ce qui n'a pas été écrit », pour revoir en lui, par exemple, l'histoire d'Œdipe ? C'est aussi l'intention de Béatrice Poncelet qui fabrique des livres en laissant « une part seulement suggérée » pour que « le lecteur puisse s'appropriier l'histoire », puisse « inventer en glissant sa vie dans ce qui est laissé vacant. Si je distout, argumente-t-elle, « et que je montre les personnages entiers, que l'écriture est trop précise, cela restera une histoire qui ne devien-

dra jamais la sienne ». C'est dans cette démarche de lectrice que Séverine Lebrun s'inscrit pour nous livrer son trajet de compréhension du *Petit Chaperon Rouge* de la version de 1700 à celle de 2003, nécessitant un déchiffrement du texte et des images.

Dans le blanc et le silence du texte, dans ceux de la vie, l'écriture trouve place.

Les premières traces laissées sur un papier par un petit enfant, les gribouillis, ces fils encore enchevêtrés, vont, petit à petit, suivre la ligne d'écriture dans la conquête éperdue de la justesse du mot, de la justesse du verbe...

Si, sur la toile internet, l'écriture a perdu le fil de son geste, l'a délégué, elle conserve cependant sa fonction sociale. Alors simplement, comme nous en avertit A.M. Garat, gardons-nous bien d'être « plus soucieux de moyens de communication que de relation ».

Viviane Durand, orthophoniste.

Marie-Hélène Inglin-Routisseau, docteur en littérature comparée, chercheuse en littérature jeunesse.

Pascale Mignon, psychanalyste, chargée de recherches au GRAPE.